

La grâce et la personnalité de Dieu

par †Alan
SMITHSON,

évêque anglican
de Jarrow
décédé en 2010¹

Il n'est pas rare qu'on caricature la différence entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Même un auteur aussi respecté que Vanstone a pu écrire que « les écrivains de l'Ancien Testament ne connaissaient rien de la grâce de Dieu »². Une telle affirmation mérite d'être approfondie ! On ne sait si l'auteur parle d'un mot (*charis*) qui n'était pas beaucoup utilisé, ou d'une expérience que les écrivains de l'Ancien Testament n'eurent jamais. Si c'est une question de sémantique, un lexique est nécessaire ; si c'est une question d'expérience, une générosité de jugement est nécessaire. J'essaierai d'utiliser les deux.

Dans la Bible hébraïque, il y a trois mots qui peuvent être traduits par « grâce » ou « faveur » :

- *hesed* : par exemple dans Esther 2,17 : « Elle gagna sa bienveillance et sa faveur » (TOB) ; Job 10,12 : « Tu m'as accordé ta grâce avec la vie » (Segond).
- *hen* : traduit par « grâce » ou « faveur », par exemple dans Genèse 18,3 : « Mon Seigneur, si j'ai pu trouver grâce » (TOB) et Proverbes 3,4 : « Tu trouveras ainsi grâce et bon sens aux yeux de Dieu et des humains » (NBS).

¹ Cet article a été publié en anglais dans *The Expository Times*, vol. 115, No 3 (décembre 2003). Il a été traduit par David Gonzalez.

² W.H. Vanstone, *Farewell in Christ*, Londres, Darton, Longman & Todd, 2005. M. Vanstone a écrit plusieurs livres remarquables comme *The Risk of Love* (1978), *The Stature of Waiting* (1982) ou *Love's Endeavour, Love's Expense: the Response of Being to the Love of God* (2007). Il n'est donc pas agréable d'oser être en désaccord avec un théologien aussi érudit et un pasteur aussi attentionné que feu le chanoine W.H. Vanstone. Nous lui devons tant pour avoir pénétré avec acuité « l'effort de l'amour », le « prix de l'amour », et « l'importance de l'attente ».

- *ratson* : signifiant « plaisir » ou « bonne volonté », par exemple Psaume 30,5 : « ... Toute une vie dans sa faveur. Le soir s'attardent les pleurs, mais au matin crie la joie » (TOB). Et Esaïe 60,10 : « Dans ma faveur je te manifeste ma tendresse » (TOB).

En général – bien qu'il y ait des exceptions – *hen* est traduit en grec par *charis*, *hesed* par *eleos* ou *oiktirmon*. Vanstone argumente que, parce qu'il y a comparativement peu d'occurrences du mot *charis* dans la traduction grecque de l'Ancien Testament, dite la Septante (LXX), les mots hébreux *hesed*, *hen* et *ratson* doivent signifier quelque chose de différent de *charis*, autrement la LXX aurait utilisé ce mot au lieu d'*eleos* et *oiktirmon*. Différents mots doivent dénoter différentes choses. Eh bien, cela nécessite un approfondissement !

On pourrait demander aux évangélistes pourquoi ils n'ont pas utilisé le mot *charis*, ou à saint Jean, pourquoi seulement dans le *Prologue*. Doit-on tirer la même conclusion que Vanstone : ils ne connaissaient rien (dans le cas des synoptiques), ou seulement peu (dans le cas de saint Jean), de la grâce de Dieu, puisqu'ils n'ont pratiquement jamais utilisé le mot *charis* ?

Cela nous conduit à demander pourquoi saint Jean a utilisé *charis* dans son *Prologue*, alors qu'il ne l'a jamais fait ensuite, citant le Psaume 89,14. La locution hébraïque correspondant à *charis* et *aletheia* est *hesed* et *emeth*, qui dans la LXX apparaît comme *eleos* et *aletheia*. Qu'est-ce qui a fait que Jean passe d'*eleos* à *charis* ? Traduisait-il librement lui-même de mémoire le texte hébreu et se sentait-il libre de remplacer *eleos* par *charis* ? Ou était-il conscient que dans la LXX la traduction de *hesed* était *eleos* ? Et si oui pourquoi l'a-t-il changée ? Pour répondre à cela, nous devons regarder plus attentivement la correspondance que nous trouvons entre les mots hébreu et grec. Voyons cela de plus près :

Hesed est traduit par *eleos* 170 fois, par *charis* 2 fois seulement.

Hen est traduit par *charis* 61 fois, par *eleos* 3 fois seulement.

D'autres mots sont utilisés en grec à la fois pour *hesed* et *hen*, mais habituellement, en une seule occasion.

La définition du dictionnaire de ces deux mots telle qu'elle est donnée dans le *Hebrew and Aramean Lexicon* nous en dit encore plus. *Hesed* signifie « bonté » ou « miséricorde », *hen* signifie « grâce » ou « faveur » ; par exemple Zacharie 12,10 parle de *ruah hen*, « un esprit de grâce », signifiant « l'Esprit de Dieu » prédisposant le cœur de l'homme à chercher la réconciliation avec Dieu. Un commentaire

supplémentaire est donné par Norman Snaith : *hesed* est l'amour-alliance, *hen* est universel.

En nous tournant maintenant vers Jean, regardons plus attentivement ce qu'il dit : « La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ » (Jean 1,17). Est-ce que cela signifie un contraste ou une continuité ? La plupart des traductions affirment que Jean veut dire qu'il y a contraste. La RSV et la Bible en français courant ajoutent toutes les deux un point-virgule après le mot « Moïse ». La Bible de Jérusalem met le mot « quoique » devant l'expression « la loi ». Certaines traductions comme la Good News Bible ajoutent le mot « mais » entre « Moïse » et « grâce et vérité ». Pourtant Jean n'écrit pas « mais » alors qu'il aurait été très simple pour lui d'ajouter le mot grec *de* pour exprimer le contraste. Plus significatif est le fait que la construction de la phrase est identique dans les deux demi-phrases, avec la préposition grecque *dia* suivie du génitif signifiant « grâce à ». Cela devrait donner : « grâce à Moïse le don de la loi », « grâce à Jésus, la réalité de la grâce et la vérité ». Il ne s'agit donc pas d'un contraste, mais d'une continuité et d'un développement. C'est une particularité de l'Evangile de Jean dont on peut trouver un parallèle dans au moins quatre autres citations :

Jean 1,45 : « Celui de qui il est écrit dans la Loi de Moïse et dans les prophètes, nous l'avons trouvé : c'est Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth ». En grec, nous avons une construction des plus remarquables, qui met l'accent non pas sur la caducité mais sur l'antécédence de Moïse.

Jean 3,14 : « Comme Moïse a dressé le serpent dans le désert, ainsi le fils de l'homme doit être élevé ». *Katôs... houtôs*, le parallèle ne pouvait être plus fort ni la continuité plus complète.

Dans Jean 6,32, le repas des cinq mille et le discours sur le pain de vie sont racontés. Une fois de plus, au premier regard, on pourrait penser qu'un contraste apparaît entre l'ancienneté de Moïse et de la manne dans le désert, et l'actualité du miracle de Jésus et de la multiplication des pains et des poissons. Mais, en fait, il n'y a pas de tel contraste. Il s'agit plutôt d'un parallèle entre Dieu qui a donné la manne dans le désert, grâce à Moïse, et Dieu qui a donné le pain du ciel dans le désert, grâce à Jésus. Dans les deux cas, autrefois et maintenant, c'est Dieu qui pourvoit.

En Jean 5,46 : « Si vous croyiez en Moïse, vous croiriez en moi, car c'est à mon sujet qu'il a écrit. Si vous ne croyez pas ce qu'il a écrit, comment croiriez-vous ce que je dis ? » A coup sûr, ici, le parallèle est complet.

Ainsi, pour revenir au *Prologue* de Jean, « la grâce et la vérité » font corps avec tout ce qui précède, en Moïse, à travers lui et par lui, comme le confirment les exemples ci-dessus.

Il y a un argument supplémentaire en faveur de la continuité, expliqué clairement par Anthony Hanson dans son livre *Grâce et vérité*³. Saint Jean expose dans son *Prologue* la vérité de l'incarnation : « La parole est devenue chair... et nous avons contemplé sa gloire ». Le cœur de cette affirmation est la reconnaissance : c'est-à-dire la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, une gloire pleine de grâce et de vérité. C'est parce que nous avons vu sa gloire et que nous connaissons le sens de la grâce et de la vérité que nous avons pu le reconnaître pour qui il est. Les qualités de grâce et de vérité qui auparavant avaient été des attributs exclusivement réservés à Dieu sont maintenant appliquées à Jésus : c'est ainsi que nous pouvons savoir qui il est ; c'est pourquoi nous faisons le lien ; c'est pourquoi grâce et vérité doivent figurer dans l'Ancien Testament ; autrement nous n'aurions pas pu les discerner, encore moins les reconnaître, moins encore les identifier comme marques de Dieu en les voyant en Jésus. Autrement, comment aurions-nous su qu'il était le Fils unique du Père ?

Cependant nous n'avons pas encore dit pourquoi *charis* et non *eleos* se trouve dans saint Jean ; et c'est peut-être là que la distinction entre contraste et continuité n'est pas assez précise ; peut-être que « développement » est le mot dont nous avons besoin, ou « processus ». Si *eleos* traduit *hesed* et ainsi signifie l'amour-alliance (le sens du beau mot hébreu *hesed*), pour Jean, l'amour-alliance est un concept trop étroit pour le *Prologue*, dans lequel chacun venant au monde est inclus (Jean 1,9). Ce dont saint Jean a besoin est un mot universel et il sait que ce mot en hébreu est *hen* ; il sait aussi que *hen* est toujours traduit dans la LXX par *charis*. Ainsi, saint Jean contourne l'obstacle et écrit *charis* (*hen*), qui n'est plus lié à l'alliance et réservé aux Juifs, et prend maintenant un sens cosmique et universel. De là le processus du développement : la loi et l'alliance sont le don de Dieu à travers Moïse, la grâce universelle est le don de Dieu à travers Jésus. Ainsi, il n'y a ni contraste ni simple continuité, mais processus de reprise et de développement.

Pour Vanstone, tout a commencé par l'épître proposée par la liturgie pour le jour de Noël (Tite 2,11-14 et Tite 3,3-7). Dans ce

passage, ce qui a arrêté Vanstone fut le mot *charis* en 2,11. Pour lui, c'était le don nouveau incarné en Jésus : « la grâce de Dieu s'est manifestée », *epephanen de charis*. Mais où devrait être mis l'accent dans cette phrase remarquable ? Devrait-il être placé sur le nom « grâce » (*charis*) ou sur les mots « s'est manifesté » (*epephanen*), ou finalement sur l'expression « le salut pour toute l'humanité » (*pasin anthrôpois*) ? L'originalité ou la nouveauté de cette proclamation de Noël doit, me semble-t-il, se trouver non dans le mot *charis*, mais dans l'universalité de sa manifestation. La nouveauté de *charis* n'est pas dans sa substance mais dans ce qu'il implique, non pas dans son contenu mais dans son application, non pas dans sa qualité mais dans ses destinataires. D'ores et déjà, substance, contenu et qualité avaient été discernés dans *hesed*, *hen* et *ratson* ; ce qui auparavant avait été réservé au peuple juif comme prérogative spéciale est maintenant, à travers Jésus, rendu disponible à tous, dans toutes ses acceptions. Voilà ce qui était nouveau : ce qui avant avait été réservé au peuple juif est maintenant ouvertement et librement offert aux non-Juifs. C'est ce qui s'est manifesté au monde au premier matin de Noël ; non la grâce pour la première fois, mais la grâce pour chacun pour la première fois. Il se peut que les chrétiens aient eu besoin d'un mot nouveau ; seulement, la nouveauté exprimée par ce mot n'était pas quelque chose de totalement inconnu. C'était quelque chose de connu, mais qui n'avait jamais été aussi accessible. *Hesed* (*eleos*) et *ratson* signifiaient la grâce pour les Juifs avant tout ; *hen* (*charis*) signifie la grâce pour tout le monde.

Il y a un autre argument pour appuyer cette interprétation. Quelques versets plus loin dans cette lettre à Tite, il y a une phrase de construction parallèle à celle de 2,11. Dans Tite 3,4, nous lisons : « Lorsque se sont manifestés la bonté de Dieu notre Sauveur et son amour pour les hommes, il nous a sauvés non en vertu d'œuvres que nous aurions accomplies nous-mêmes dans la justice, mais en vertu de sa miséricorde » (TOB). Il y a un remarquable parallélisme dans ces deux phrases et une identité de termes qui nous surprend. Le même mot *epephanen* signifiant *s'est manifesté* apparaît dans les deux phrases, le mot *sôterios*, *qui apporte le salut*, est, à une voyelle près, le même dans les deux phrases. La seule différence significative est que, au lieu du mot *charis* dans Tite 2,11, nous avons « bonté et amour » de Dieu dans Tite 3,4. Pour l'auteur de cette lettre, bonté et amour sont synonymes de *charis*. Mais pourquoi l'auteur trouve-t-il nécessaire d'utiliser deux mots, quand auparavant un seul avait été suffisant ? Serait-ce pour s'assurer que les deux aspects de la grâce

dans l'Ancien Testament sont réunis ? *Philadelphia*, traduit dans la TOB par *amour pour les hommes*, signifie littéralement *l'amour des frères* et correspond à *hesed*, amour-alliance qui relie les frères entre eux. *Chrestotes*, traduit par *bonté*, correspond à *hen* en hébreu, *amour universel* embrassant tout le monde. Ainsi, ces deux mots réunis établissent ce que *charis* signifie dans le *Prologue* de Jean. Là, Jean a délibérément utilisé *charis* plutôt qu'*eleos* parce qu'il signifie *hen* plutôt que *hesed*. Maintenant, l'auteur de la lettre à Tite utilise deux mots, *chrestotes* et *philadelphia* pour expliciter ce que *charis* impliquait dans le verset précédent.

Enfin, il nous faut regarder les usages fréquents de *charis* dans les salutations et les adieux : Rm 1,7 ; 1 Co 1,3 ; Ga 1,3 ; Ep 1,2 ; Ph 1,2 ; Col 1,2 ; 1 Th 1,1 ; 2 Th 1,2 ; Philémon 3 ; 1 P 1,2 ; 2 P 1,2 ; Ap 1,4, où l'auteur dit à ses lecteurs : « grâce et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ » (*charis kai eirene*).

Il y a quatre exceptions à cela : 1 Tm 1,2 ; 2 Tm 1,2 ; Tite 1,2 ; 2 Jn 3. Dans ces quatre cas, le mot *eleos* est ajouté à *charis kai eirene*. Est-ce un flash-back vers la beauté de l'amour-alliance exprimé dans l'hébreu *hesed* et traduit dans la LXX par *eleos* ? Est-ce que cela marque un moment d'affirmation de soi d'une Eglise davantage concernée par ses propres affaires internes que par sa mission universelle ? *Charis* convient fort bien à une Eglise universelle, mais parfois, on a besoin de protection par rapport au monde extérieur et besoin de la permission de penser à soi-même. Les Epîtres pastorales et la Deuxième épître de Jean peuvent refléter ce besoin (la Deuxième épître de Jean est entièrement consacrée à la Dame élue – l'Eglise – et à sa maisonnée, et renforce simplement la nature familiale des pastorales) et ainsi ajoutent *eleos*, l'amour-alliance, à la salutation familière, *charis*, amour universel.

La présence gracieuse de Dieu apparaît donc dans l'Ancien Testament aussi bien que dans le Nouveau. Marie chante le Magnificat à l'annonciation tout comme Anne, dont le nom signifie grâce, chante à la naissance de Samuel plus de mille ans plus tôt. Ce qui finalement a rendu la chrétienté différente du judaïsme ne fut pas la découverte de quelque chose qui n'avait pas existé auparavant, mais la reconnaissance de l'endroit où ce quelque chose était maintenant situé, d'abord en Jésus, et, par voie de conséquence, dans le monde non-Juif. Jésus est alors l'incarnation de cette présence gracieuse. Comme Vanstone le dit dans son premier livre :

*Celui qui nous montre Dieu
Est suspendu, abandonné sur l'arbre
Et la lance et les clous cruels
Nous disent ce que doit être l'amour de Dieu.*

C'est le Dieu qui est décrit dans Exode 34,6 et 7 : « Je suis le Seigneur ! Je suis un Dieu compatissant et bienveillant, patient, d'une immense et fidèle bonté. Je manifeste ma bonté envers les hommes jusqu'à mille générations » (BFC). Les indices se suivent dans l'Ancien Testament, spécialement dans Osée, Jonas et les Psaumes : « Fidélité et Vérité se sont rencontrées, elles ont embrassé Paix et Justice » (Psaume 85,11, TOB). Le *Prologue* de Jean le résume. Il ne s'agit pas ici d'un contraste facile entre Moïse et Jésus, entre la loi et la grâce. On résume ici toute la révélation : de même que la loi trouve son centre en Moïse, ainsi la grâce et la vérité trouvent leur centre en Jésus. Et tous deux ont leur foyer en Dieu. Il s'agit de continuité et de développement, et non de contraste et de différence. Comme le grand hymne de l'Avent de Charles Wesley l'indique :

*A son amour et à sa passion qui sauvent,
Nous devons tout notre bonheur :
Le pardon, la sainteté, le salut,
Le ciel au-dessus et le ciel ici-bas,
Grâce et gloire
Coulent de cette fontaine ouverte.*

